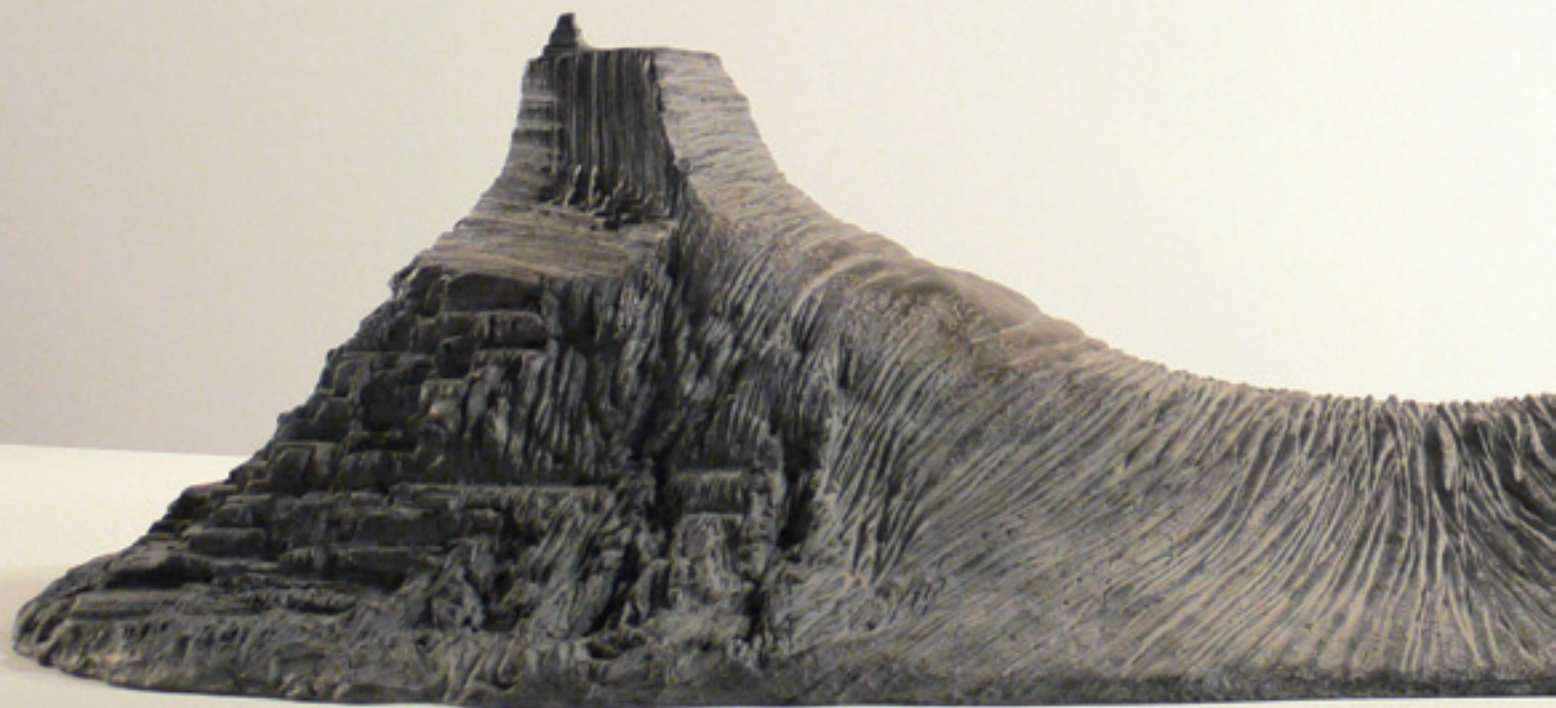


inventer



Des MONDES SINGULIERS

PAR PAUL-LOUIS RINUY (COMMISSAIRE DE LA BIENNALE)



Jean Anguera.

Femme étendue... l'eau dans l'eau.

1999, résine polyester, 34,5 x 164 x 68 cm.



Roseline Granet.

Les amis.

2010, résine, 260 x 215 x 60 cm.

Ci-contre : Damien Cabanes.

Saskia assise par terre cheveux rouges.

2009, terre cuite émaillée, 43 x 28 x 62 cm.

Inventer, construire, façonner, modeler, bâtir, composer, tant de mots, si divers selon les arts et si multiples en tant de langues, évoquent chacun à leur manière le geste spécifiquement humain de créer, dans sa dimension d'exploration intellectuelle et visionnaire, dans sa réalité de fabrication manuelle, de découverte fulgurante comme de laborieuse mise au point. Aujourd'hui plus encore qu'hier, le sculpteur demeure l'homme d'une liberté conquise et assumée. L'un taille la pierre et le bois, l'autre soude ou plie le métal, tel autre encore se plaît à déléguer à des exécutants le soin d'incarner la forme en sa réalité tangible, tel autre enfin s'élance à la conquête de l'espace par la bidimensionnalité du dessin : l'inventaire des pratiques artistiques d'aujourd'hui est une tâche presque impossible, mais chaque sculpteur s'affirme comme un inventeur qui sait transformer les fugaces éclats du rêve en une matière non moins mystérieuse. Au fil d'un XX^e siècle riche plus que tout autre en formalismes, ces illuminations ont parfois perdu de leur pertinence et de leur éclat et se sont figées en compositions pesantes ; il est même arrivé que la sculpture soit considérée comme une langue morte, condamnée à une stérile répétition. La présente sélection d'artistes et d'œuvres vise au

contraire, dans son exigence et sa diversité polyphonique, à exalter le dynamisme fécond de l'étincelle et à magnifier l'inventivité, où qu'elle puisse nous conduire. S'il est vrai, comme a pu l'écrire Peter Handke, que « les gens déraisonnables sont en voie de disparition », les sculpteurs demeurent, à l'aube de ce XXI^e siècle, des inventeurs intempestifs manifestant la puissance de leur pouvoir créateur. Et les mondes auxquels ils prêtent forme sont autant d'espaces, imaginaires ou réels, dans lesquels nous invite la force visionnaire et utopiste de l'art. Aucune œuvre choisie dans cette Biennale – et c'est un critère revendiqué – ne saurait être un jeu simplement plastique ou un exercice de virtuosité formelle, technique, voire intellectuelle. Les artistes de plusieurs générations se croisent : les grandes figures historiques comme Germaine Richier, Étienne-Martin ou Dubuffet ont mis en pratique le droit de tout oser qui a ouvert la voie aux expérimentations multiples d'aujourd'hui ; aux grands maîtres actuels, parfois mal connus du grand public – Dodeigne, Bernar Venet, Alain Kirili, Emmanuel Saulnier –, s'ajoutent des créateurs plus secrets ou plus jeunes, dont le travail renvoie lui aussi, de manière spécifique et immédiatement visible, à la singularité d'une expérience →



humaine. Tout vrai sculpteur, quels que soient son métier propre et son rapport spécifique à une technique donnée, incarne et transmet dans ses créations tridimensionnelles comme dans son invention esthétique un univers propre, ouvert à notre regard sensible. L'émotion se partage dans une « traversée des regards » – titre d'une œuvre de Mâkhi Xenakis spécialement conçue pour notre exposition – où l'on ne sait plus qui regarde qui : est-ce le spectateur qui découvre les œuvres ou les œuvres mêmes qui dévisagent le visiteur-promeneur au fil de ses déambulations sur les pelouses du parc Caillebotte ?

Le pluriel est ici ouvertement revendiqué contre les tenants dogmatiques de la « vraie sculpture », qui méconnaîtraient les joies des chemins de traverse et les réalités multiples de l'art d'aujourd'hui. Loin de la diffusion d'un modèle unique de sculpture contemporaine, il s'agit de réunir en un même lieu des langages créatifs différents, des formes et des techniques plastiques diverses, pour témoigner, par fragments, de la richesse protéiforme de la sculpture vivante. Mon ambition est de brasser des mondes divers pour faire découvrir au public que la sculpture contemporaine n'existe pas comme une catégorie en soi : elle s'invente chaque jour en suivant des voies

multiples, aussi légitimes les unes que les autres pourvu qu'elles soient fécondes et originales. Le pluralisme esthétique affiché est une garantie d'ouverture et de vitalité, qui invite les visiteurs à faire leurs propres choix au sein d'un parcours très ouvert.

Ici a vécu Gustave Caillebotte, ce peintre qui a expérimenté dans le calme fécond du parc à l'anglaise comme dans l'élégance des aménagements architecturaux – "La Ferme Ornée", les fabriques, l'Orangerie – ce rapport heureux au monde, l'une des clés de son invention picturale. Traversée aujourd'hui de rires et de jeux d'enfants mêlés aux activités multiples de promeneurs de tout âge, la diversité de ces espaces de verdure s'offre comme un lieu propice à la découverte, à la méditation, à la surprise. La beauté tranquille des pelouses, le charme et la majestueuse noblesse des arbres, la qualité des lieux favoriseront l'exposition de toutes ces œuvres qui, si différentes soient-elles, dialoguent entre elles dans ce site avec une richesse toute particulière. L'installation en extérieur, en accord avec la lumière et la splendeur naturelle de la verdure, tente de mettre en valeur la singularité inventive de chacune des œuvres.

La sculpture est, avant toute chose et *in fine*, l'art de la rencontre, entre un rêve plastique et des ➔

Vincent Barré.

Le repos.

1988, bois, acier, 60 x 300 x 150 cm.

Ci-contre : Nicolas Atquin.

L'annonce.

2011, chêne, 70 x 45 x 25 cm.







matières, entre l'exigence d'un artiste et les désirs des spectateurs-promeneurs. Au long du parc où nous sommes accueillis par la présence énigmatique des *Lignes indéterminées* de Bernar Venet, s'égrènent les puissantes figures de Cyrille André et de Fabrice Brunet, les séduisantes créatures de Mâkhi Xenakis et l'étrange *Monument à la Bête debout* de Dubuffet. Aux aériennes constructions en bois d'un Charles-Henry Fertin ou d'un Mathieu Pilaud, aux impressionnantes combinaisons métalliques de Robert Schäd s'opposent apparemment – mais l'opposition est-elle fondée en vérité ? – les tonnes de pierre taillées par François Weil ou Dodeigne et les *Totems* de Kirili en pierre de Bourgogne qui ont quitté pour un temps la carrière de Nuits-Saint-Georges où ils furent sculptés. Au hasard de la promenade, le visiteur est invité à s'asseoir sur le banc de Marie-Noëlle de La Poype, à découvrir l'énigmatique composition de Sébastien Gschwind serpentant entre les arbres, à monter sur le petit pont qui enjambe l'Yerres pour contempler le *Fight Club* de Kasia Ozga, à s'arrêter devant les formes verticales de Peter Briggs. Des pierres de Denis Monfleur aux bronzes d'Elsa Sahal, des figures de Roseline Granet à celles de János Kalmár, chacun pourra se confronter aux actuelles réinventions du corps humain. Et, dans l'espace clos mais largement ouvert sur le parc qu'est l'Orangerie et son architecture de lumière, se répondent *Le Cri* d'Étienne-Martin, inventé dans la puissante stature d'un tronc de platane, et l'impressionnant couple en chêne d'Alquin qui dialogueront face à la silencieuse masse en suspens du *Knock Out* patiemment taillée par Olivier Sévère dans un bloc de marbre de Carrare.

Les salles de "La Ferme Ornée" promettent d'autres surprises, d'autres associations inédites, sous le regard des chiens monumentaux en bois de Cyrille André. Les figures insolites assemblées par Germaine Richier sur des tréteaux de bronze côtoient les méditations d'Agnès Bracquemond face à la figure de Madeleine, qui semble trouver dans la finitude même attestée par le crâne la raison d'être du désir d'un corps renaissant. Les portraits de Damien Cabanes figurent autant des voisins de rencontre croqués sur nature que des personnages de légendes dont chacun peut imaginer l'histoire à loisir, les femmes paysages de Jean Anguera traversent nos rêves et attestent que les sculptures forment, aujourd'hui encore, un peuple immémorial qui nous invite et nous séduit. *Comment imaginer* →

À gauche : Marie-Noëlle de La Poype. *Eternity of love*.

2007, bronze 2/8, fonderie Susse Frères, 230 x 70 cm.

Courtesy galerie Pierre-Alain Challier.

À droite : Fabrice Brunet.

Ninja Blanc.

2011, platane, 162 x 45 x 53 cm.





Sisyphes heureux se demande Stéphanie Lagarde en un rideau de caoutchouc pendu qui nous fait passer de la verticale de l'homme, debout et actif, à l'horizontalité du repos et de la mort, tandis que Fabrice Vannier, avec ses *Premières stances sur le nom de Louganis*, nous introduit dans le monde de l'imaginaire et de la poésie mythologique.

La sculpture est aussi un jeu sur les formes, qui se jouent de nous pour autant que nous accep-tions de jouer avec elles. Évoquant l'incertitude du magma en fusion sous la croûte terrestre, Charlotte Charbonnel nous invite à l'expé-rimenter en mar-chant sur ce déséquilibre en mouvement tandis que Götz Arndt propose des empreintes de cuivre dont la bidimensionnalité renvoie étrangement à la sculpture comme un art du poids et du volume, et Eleftherios Amilitos dessine de géométriques com-positions complexes en résine transparente pour faire rayonner des lumières multiples. Carole Leroy travaille avec l'empreinte, le vide et le plein, ce qui la rapproche, au moins dans l'esprit, de Julie Chabin dont le curieux vase-sculpture, modelé spécialement pour l'exposition, est une méditation en acte sur la forme pleine et le vide, l'intérieur et l'extérieur. Mais il s'agit aussi et surtout, avec ce modelage, de donner corps à tel dieu maya enfui, comme Vincent Barré sait, dans le bois et le métal ouvrièrément travaillés, incarner la présence horizontale du corps mort de la Vierge – *Le repos (A Giotto)* – puis la verticalité de son assomption – *Constellation, Virgo*.

Chaque matière est une véritable histoire, elle sug-gère des formes et des songes dans lesquels nous entrons comme par effraction. Notre regard est invité à pénétrer les sous-bois et les forêts qu'Eva Jospin invente dans des amoncellements de carton où nous nous glissons en perdant toute échelle raisonnable.

Olivier Sèvre. *Sans titre (De rien ne se crée rien)*.

2011, cristal clair et flanelle soufflé fixe, dimensions variables.

Programme de résidences/fondation d'entreprise Hermès.

Aux inventions figuratives d'un Dolo dans le précieux bois de caïcédrat ou d'un Wang Keping dans un tronc de marronnier noirci s'opposent les pliures tendues de Pierre Tual, qui propose avec ses compositions en acier Corten de véritables poèmes de métal. Et, dans l'évidence du fer forgé dont l'équilibre traverse l'espace – l'extraordinaire *Équivalence* –, Alain Kirili invente une statuaire nouvelle en faisant tenir debout un corps humain plus abstrait que figuratif.

Mais la sculpture a surtout vocation à être une parole singulière dans le tohu-bohu de la cité. À travers les dessins et les photographies de com-mandes publiques réalisés par Emmanuel Saulnier, nous comprenons le geste sculptural d'aujourd'hui comme l'attestation marquante dans l'espace social, par l'artiste comme par le commanditaire et les citoyens, de valeurs résolument fragiles, telles que la transparence, la fluidité, la lumière, la résistance, la liberté. Loin d'être une affaire de grande dimension, de masse ou de prétendue noblesse de la matière, la sculpture est une question d'ambition et d'énergie qui perdure jusque dans l'éventuelle destruction formelle : les effondrements d'arc de Bernar Venet magnifient ce paradoxe d'une inventivité féconde jusqu'en la chute de la forme verticale.

Inventer des mondes singuliers : je remercie les sculpteurs rassemblés ici d'incarner des rêves enfouis, tenaces, impossibles. Sculpter, c'est donner corps à des paroles qui se déploient dans l'espace, trouver l'énergie de les prononcer et de les construire, nourrir le désir de les regarder et d'y croire. ■



Agnès Bracquemond.
Madeleine.
2004, terre crue, 36 x 22 x 30 cm.